

***TF. 33. Péché originel,  me immortelle et monachisme.  
A. T'Jampens, 11 novembre 1968.***

***Introduction : les grandes tendances au sein de l' glise.***

Dans l' glise, parmi les théologiens, les prêtres, les laïcs et aussi parmi les sœurs, il y a différentes tendances. Nous pouvons les résumer comme suit. Il existe trois grandes tendances.

Tout d'abord, il y a la sœur traditionnelle (dans le sens sain et non abusif du terme). Elle grandit dans la mentalité dans laquelle elle a été élevée, c'est-à-dire avec une ferme croyance dans les dogmes, avec un sens strict de l'autorité et de la règle, et avec un certain mode de vie asc tiquement strict. Cette sœur n'a pas les "problèmes" et les "incertitudes" caractéristiques de la sœur plus moderne et plus jeune. Son système nerveux est généralement beaucoup plus ferme et elle a toute l'énergie de la foi de sa vocation. Même si elle fait généralement partie de la génération la plus âgée, les sœurs plus jeunes sont également de ce type et, là encore, on trouve parmi les sœurs plus âgées des personnalités remarquablement "modernes" et adaptables qui semblent "jeunes" et en avance sur leur temps.

Deuxièmement, il y a la sœur non traditionnelle, à l'esprit progressiste. Elle appartient généralement à la jeune génération. Elle se caractérise avant tout par l'émancipation ou l'affranchissement qui caractérise de plus en plus l'homme d'aujourd'hui. Contrairement à la sœur traditionnelle, qui croyait sans beaucoup de réflexion et de discussion personnelles, étant sensible à l'autorité et au dogme, la sœur progressiste est désireuse d'explorer la signification de la tradition et du dogme pour l'humanité actuelle et pour sa vie personnelle. Elle a presque toujours été influencée, directement ou indirectement, par la science et la technologie modernes. Au sein du second groupe, dit progressiste, nous trouvons deux nuances très différentes.

La première teinte met l'accent sur l'adaptation au monde ; elle prône même une certaine sécularisation. Par exemple, elle veut s'habiller comme l'autre femme, non monastique, car elle croit que le caractère religieux d'une personne réside avant tout dans la solidité et l'authenticité intérieures, dans le témoignage de la vie. Elle veut éviter tout apartheid afin de s'engager autant que possible dans le monde d'aujourd'hui.

La seconde ombre insiste sur un certain apartheid à l'égard du monde. Elle ne met pas l'accent sur l'homme dans le monde actuel mais sur une expérience religieuse plus profonde, très personnelle, un nouveau contact avec Dieu. Plus d'une fois, les deux nuances vont, au moins partiellement, main dans la main. Il existe également de nombreuses nuances entre les deux.

L' glise, les monastères, doivent désormais être en mesure de prouver qu'ils peuvent être une communauté ouverte et authentique en tolérant qu'une seule et même grande et riche tradition soit interprétée, comprise et vécue de multiples façons. Ceci sans qu'une tendance ne qualifie l'autre d'hérétique ou d'infidèle. Lorsqu'une sœur apprend à accepter

l'autre comme une interprétation égale de l'héritage unique, les bases sont posées pour une vie communautaire variée.

Le “Credo du peuple de Dieu” (30.06.68), formulé par le pape, est fondamentalement très traditionnel avec un vernis de renouveau (ici et là des expressions, des phrases, empruntées à la nouvelle théologie). Pour un pape, qui doit incarner l'unité de l'Église au milieu d'une multitude de tendances, c'est probablement la seule façon de parler. Il ne peut le faire qu'en s'appuyant sur la doctrine classique et en laissant une certaine marge d'interprétation.

Avant d'aborder le sujet qui nous occupe, il est nécessaire de mentionner une tendance particulière au sein du groupe traditionnel, la tendance dite intégriste. Elle met particulièrement l'accent sur le rôle des médiateurs entre Dieu et la grande masse de l'humanité. Toute vérité, toute autorité, toute interprétation vient de Dieu et seulement à travers des médiateurs ; ceux-ci ne sont pas tant les fondateurs religieux, les prophètes ou les mystiques, que les médiateurs officiels (pape, évêques, prêtres).

Le reste de l'humanité, les adeptes, dans un certain sens, n'ont pas de contact direct avec Dieu : ils doivent obéir aux médiateurs, oui, ils doivent être forcés d'obéir si nécessaire, et ce par tous les moyens, religieux et séculiers. D'où l'appel, depuis des siècles, à ce que l'on appelle le “bras séculier” pour amener de grandes masses de personnes à l'obéissance. La tradition, l'autorité, le dogme, l'ascétisme sont pris très au sérieux par la sœur intégriste. Et une dureté bien connue caractérise l'intégriste, que l'on retrouve d'ailleurs dans toutes les églises et religions, avec lequel beaucoup d'étrangers confondent religion et catholicisme.

### ***Partie I : La doctrine traditionnelle du péché originel et ses interprétations.***

L'esquisse des principaux principes formulés ci-dessus était nécessaire pour aborder notre sujet, à savoir le péché originel, sa relation avec l'âme immortelle, et ces deux éléments dans leur relation avec la vie monastique. Le dogme unique du péché originel, de l'âme immortelle, est ouvert à diverses interprétations. Partons du texte papal sur le péché originel.

Le noyau de la doctrine traditionnelle, formulée notamment par le Concile de Trente, se lit comme suit : “Nous croyons qu'en Adam, tous ont péché”. Il y a donc d'une part le péché originel (- le premier péché d'Adam) et d'autre part le péché originel (- le péché qui vient avec nos origines). Et la relation entre les deux est telle que nous avons péché “en Adam”, c'est-à-dire non pas avec un péché personnel, c'est-à-dire un acte pécheur commis dans cette vie terrestre avec notre conscience terrestre actuelle, mais en “Adam”, dans le premier homme ou la première humanité. On en parle donc comme s'il y avait une identité de l'auteur : le premier péché d'Adam fait que nous “ naissons “ pécheurs et saints. Après tout, l'explication traditionnelle dit :

(1) il y a en chacun de nous, dès la naissance, un véritable péché ;

(2) chaque personne, individuellement et personnellement, l'a voulu (non pas avec la conscience terrestre actuelle, mais “en Adam”, mais de telle sorte qu'il l'a lui-même voulu). La relation à Adam est double :

(1) la volonté de pécher inhérente à Adam en est la cause : l'auteur est Adam en conflit avec l'ordre et les plans de Dieu ;

(2) la descendance biologique d'Adam à travers nos ancêtres désigne le domaine dans lequel ce péché originel devient péché originel ; en d'autres termes, quiconque n'est pas né biologiquement de la progéniture d'Adam est en dehors du domaine du péché originel et premier. En résumé, la doctrine se lit donc comme suit :

1 nous, c'est-à-dire chacun de nous, c'est Adam qui a péché. Cette identification d'Adam et de chacun de nous est l'artère du dogme :

2 nous, c'est-à-dire chacun de nous, en tant que descendants, biologiquement, d'Adam. Une fois ces deux phrases de base prises comme point de départ, toute la doctrine traditionnelle du péché premier et originel peut être déduite de manière logiquement pure. Ainsi, on comprend maintenant pourquoi nous discutons, avec le péché originel, non seulement de la descendance biologique (celle-ci indique la zone, le territoire, dans lequel se situe le péché originel), mais aussi et avant tout de l'âme immortelle : car la volonté pécheresse, la dette du péché, le péché en un mot, c'est évidemment la personne spirituelle, c'est-à-dire l'âme immortelle. Car la volonté pécheresse, la culpabilité pécheresse, le péché en un mot, sont bien sûr inhérents à la personne spirituelle, c'est-à-dire à l'âme immortelle ; et de telle sorte que ce péché originel n'est pas tellement, voire pas du tout, présent dans la conscience terrestre ordinaire (par le péché dit “personnel”), mais dans le subconscient de l'âme immortelle.

Avant de décrire plus en détail les effets du péché originel et du premier péché sur nous, sur la base du texte papal, nous constatons que ce texte lie directement deux éléments principaux de la doctrine traditionnelle au péché originel et au premier péché :

(1) “Nous croyons que notre Seigneur Jésus-Christ nous a rachetés par son sacrifice sur la Croix du péché originel et de tous les péchés personnels commis par chacun de nous. Les péchés personnels sont une extension du péché originel, bien qu'ils représentent une responsabilité et une culpabilité distinctes et nouvelles. L'incarnation avec la mort sur la croix et la rédemption ne fait pas seulement référence aux péchés personnels, mais avant tout au péché originel.

(2) “Nous croyons en un seul baptême institué par le Christ pour le pardon des péchés. Ce baptême doit également être administré aux enfants qui n'ont commis aucun péché personnel. A la naissance, ils sont privés de la grâce surnaturelle et doivent donc renaître à la vie divine dans le Christ par l'eau et l'Esprit Saint”.

Pour résumer : (1) la rédemption (au moins en partie) et (2) le baptême, le sacrement de base sont en relation immédiate avec la dette originelle et donc avec la première dette ou le péché. Ces trois ou quatre éléments (premier péché, péché originel, rédemption, baptême) forment une cohérence interne, une “structure”.

### ***Les conséquences du péché originel.***

Précisons maintenant les conséquences du péché originel en nous : “ En effet, par le péché originel d'Adam, la condition humaine commune à tous les mortels a sombré

dans un état de déchéance avec toutes ses conséquences : un état bien différent de l'état primitif (=premier, originel, initial) de nos ancêtres, leur état de sainteté et de justice dans lequel l'homme ne connaissait ni le mal ni la mort “. C'est ce que dit le texte papal. Il y a donc une relation directe entre le péché primitif et originel d'une part et

(1) le mal (c'est-à-dire (a) les péchés personnels et

(b) la souffrance ou la déception physique et spirituelle) et

(2) la mort. Cette relation appartient également à la cohérence (ou “structure”) que nous avons indiquée plus haut. On voit donc la grande importance structurelle de la doctrine du péché primordial et originel : toute la littérature dogmatique de l'Église y est directement ou indirectement liée.

Le Pape poursuit en décrivant les conséquences : “Ce que nous recevons tous est précisément cette humanité :

1) Complètement dégradé, privé de la grâce qui était la sienne autrefois ;

2) Blessé dans ses capacités naturelles ;

3) soumis à la domination de la mort. Dans ce sens même, chacun de nous est né dans le péché.”

Puis le Pape résume à nouveau : “ Avec le Concile de Trente, nous confessons, en résumé, que le péché originel se transmet en même temps que l'être humain, “ non par imitation mais par procréation “, et qu'il est donc “ inhérent à tous “. Comme il a été dit plus haut, “par la procréation” ne doit pas être compris comme signifiant que le péché originel est avant tout une affaire biologique - héréditaire ; non, le péché originel se situe avant tout dans l'âme spirituelle, immortelle : le mot “péché originel” est utilisé pour décrire l'âme de chacun de nous, non pas dans sa vie consciente ordinaire, mais dans son côté subconscient. La vie consciente de l'âme se déroule sous l'influence de cet état de péché originel dans les profondeurs de l'âme, et la vie biologique en reflète les conséquences. Ainsi, “procréation” désigne :

1) le domaine dans lequel se trouve le péché originel et

2) l'oppose à l'“imitation”, qui réduirait le péché originel à un péché personnel, quel qu'il soit, plutôt que de le situer en Adam.

En d'autres termes, dans les profondeurs de notre subconscient, nous rencontrons une culpabilité qui, par essence, coïncide avec celle d'Adam, l'être humain au début de l'histoire sacrée.

### ***Les différentes interprétations.***

Revenons un instant sur la description des conséquences : “ totalement ruiné, privé de la grâce (...), blessé dans ses facultés naturelles, soumis à la domination de la mort “. Cette description semble sombre et pessimiste. Concrètement, cela signifie que pendant l'accouchement, par exemple chez une mère, la personne qui naît est un pécheur ou une pécheresse. Dès la conception dans le ventre de la mère, au moment du jeu amoureux des parents, il y a le pécheur ou la pécheresse. Cette formulation semble sévère. Deux remarques peuvent être ajoutées.

La première est liée à l'interprétation intégriste de la culpabilité originelle et à ses conséquences. Il prône ce côté sombre et pessimiste : les grandes masses populaires,

“totalement décomposées”, “blessées dans leurs capacités naturelles”, doivent donc, raisonne l'intégriste, être contraintes par les autorités à tisser des liens ecclésiastiques et sociaux solides. Par-dessus tout, l'initiative personnelle (pensée et action indépendantes, émancipation), la matière, le corps et la sexualité doivent être soigneusement limités par un système strict et dur dans lequel la religion et le “bras séculier” sont combinés. Le péché primordial, héréditaire et personnel est toujours martelé dans la prédication et transformé en une profonde culpabilité. Paul, Augustin, Luther ne s'en tirent pas à si bon compte ici. Cela explique l'ascétisme strict de la tradition intégriste.

Comment doit-on la juger ? Tout d'abord, l'intégrisme ne s'identifie pas à la tradition religieuse et catholique : le “bon” message de l'Écriture, même de l'Ancien Testament, toute une série de Pères de l'Église, toute une tradition théologique (par exemple, la vénération du Saint Cœur) ont mis l'accent de manière à rendre justice au positif de l'homme (en ce qui concerne la vie personnelle, physique et érotique). Et plus loin : si la sévérité lugubre va si loin qu'elle éclipse la joie de la Bonne Nouvelle du christianisme, alors il y a une certitude absolue que l'on abandonne la pure doctrine catholique pour aboutir à son interprétation intégriste.

La deuxième remarque se rattache à la protestation contre toute la cohérence (ou structure) “1) le péché originel, héréditaire et personnel ; 2) la mort par la rédemption ; 3) le baptême des enfants ; 4) la corruption et la blessure de la nature humaine”. Parmi les tendances progressistes, nous trouvons ce qu'on appelle la théologie progressiste qui, pensant de manière très humaniste et évolutionniste, prône un optimisme fortement accentué, si nécessaire de telle sorte qu'avec le péché primaire et originel, toute la cohérence décrite ci-dessus est liquidée et rejetée, peut-être pas toujours théoriquement mais au moins pratiquement. Cette théologie progressiste “interprète” si librement qu'on peut se demander ce qui reste du christianisme traditionnel après la liquidation du dogme du péché primitif et originel. Néanmoins, la protestation progressiste, qui rappelle d'ailleurs plutôt Teilhard de Chardin et aussi Marx et consorts, est compréhensible : l'explication intégriste du péché primaire et originel est en effet si sombre et si grave qu'il fallait s'attendre à une protestation du côté optimiste.

Ainsi, nous sommes déjà au milieu d'interprétations différentes d'un seul dogme. On voit bien que les grandes tendances, brièvement esquissées dans l'introduction, sont bien à l'œuvre ici. C'est pourquoi ce sketch était si nécessaire.

Mentionnons au passage l'interprétation protestante qui place le péché originel dans le “mauvais désir”. Ceux qui limitent le péché originel à toutes les tendances et attentes pécheresses, conscientes ou inconscientes, présentes chez l'homme, ne parlent que des conséquences du péché originel, et non du péché originel lui-même (“nous avons tous péché individuellement 'en Adam’”). Pratiquement toutes les interprétations, même aujourd'hui ici en Occident, commettent cette profonde erreur de pensée. La vieille théologie, très sensible à la tradition et à l'autorité, dit :

“ Tel est le dogme formulé par le Concile : la foi dans l'obéissance révérencieuse. Mais cela transforme très facilement le dogme en un mystère étranger à la vie, que nous

acceptons avec un assentiment rationnel, mais qui est fondamentalement étranger à notre vie personnelle de pensée et d'action.

La nouvelle théologie ne sait pas, fondamentalement, quoi faire du dogme actuel ; elle se limite donc aux conséquences du péché primitif et originel, ou à des points connexes ou accessoires. Elle a cependant le grand avantage de vouloir comprendre et vivre la tradition de manière actuelle et personnelle : la pensée personnelle - détachée qui va consciemment dans la valeur de vie du dogme, est sa grande force. Voyons comment, dans les grandes lignes, on comprend aujourd'hui le péché originel et la faute originelle.

La première explication du péché primitif et originel dont nous discutons est venue au cours des dernières décennies de l'Inde et de ses religions (hindouisme, bouddhisme, dzhainisme) et compte un nombre croissant d'adeptes en Europe. De nombreuses religions primitives adhèrent également à cette interprétation d'une manière ou d'une autre. Elle s'inscrit dans le cadre général de la croyance en l'animalité de l'univers. En particulier, l'âme immortelle de l'être humain est au centre. Cette âme est soumise à une longue histoire de formation qui ne peut être achevée dans l'espace d'une vie terrestre. D'où la réincarnation (ou réincarnation), si nécessaire plusieurs fois, d'une même âme spirituelle jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment formée intellectuellement et moralement.

L'étape initiale de ce processus d'apprentissage longtemps enfoui est l'humanité primitive ("Adam" compris comme la collection de la "première" humanité) qui était inexpérimentée et pécheresse. D'où les nouvelles naissances à des fins d'expiation : en subissant les conséquences de sa propre existence défectueuse et pécheresse dans l'au-delà et dans les vies terrestres suivantes, l'âme immortelle de l'homme prend conscience de sa condition et se développe en un être supérieur. Ainsi, les réincarnistes sont en mesure de donner une interprétation qui touche directement le cœur de la doctrine du péché primitif et originel et toute sa cohérence : nous.

Or, dans le passé, nous avons vécu à l'âge primitif de l'humanité ("en Adam") ; nous, maintenant, selon le noyau de l'âme immortelle, nous sommes identiques aux personnes de cet âge primitif, bien que nous ayons un corps différent et une civilisation différente ; ainsi, nous, avec le noyau inconscient de l'âme immortelle, sommes coupables : Nous avons commis nous-mêmes le péché originel à cette époque et nous sommes donc des pécheurs et des fornicateurs dès le moment de notre conception et de notre naissance ; refoulé, dans la réincarnation, dans les profondeurs subconscientes de notre âme immortelle, ce péché originel se traduit par la luxure, l'ignorance et toutes sortes de conséquences impies qui indiquent que nous devons être rachetés par une vie ascétique et mystique en contact avec les divinités ou la divinité.

Cependant, cette explication réincarniste a été rejetée à plusieurs reprises par l'Église, de sorte que nous devons regarder dans une autre direction.

***Il y a aussi tout un groupe d'explications occidentales.***

***Nous en choisisons deux.***

La première est l'explication évolutionniste. Tant sur le plan biologique que sur le plan culturel, l'humanité actuelle a évolué à partir de l'ancien, du primitif et du préhistorique. Quoi qu'il en soit, l'humanité actuelle est passée du règne animal (autour du singe ou à côté du singe), d'un niveau inférieur, animal, à un niveau supérieur, humain. L'hérédité, avant tout biologique, fait que l'enfant renvoie à ses parents et à ses ancêtres dans une très large mesure : les traits de caractère, les désirs naturels, les traits physiologiques et anatomiques le prouvent. Les traits maléfiques sont également hérités. Notre civilisation a également évolué culturellement à partir des civilisations précédentes, de bas en haut : ainsi s'est créée une tradition culturelle qui, outre son "bien", a également laissé son héritage de mal : les guerres, la sensualité, etc. caractérisent l'humanité "décomposée" qui est si solidaire de ses contemporains (synchroniquement) et de ses ancêtres et descendants (diachroniquement).

Cette solidarité biologique et culturelle peut être interprétée comme le péché originel. Cette présentation, prise isolément et en tant que pure description, n'est pas incorrecte ; cependant, elle n'explique pas le cœur du dogme du péché originel, à savoir le lien très étroit (de l'identité de culpabilité) avec le péché originel ("nous, individuellement, avons péché en Adam"). Voilà pour l'explication évolutionniste.

La deuxième explication est l'explication existentielle : au début de l'histoire de l'humanité, il y avait un homme ou une femme, ou de préférence un couple marié, qui étaient les premiers véritables êtres humains (ou êtres humains). En ce sens, l'explication existentielle s'appuie sur la théorie de l'évolution (c'est-à-dire sur l'hominisation). Ils ont pris position contre la parole révélée de Dieu en toute liberté et responsabilité : ils n'ont pas respecté les commandements divins. Ils ont ainsi péché, donné l'exemple et créé une tradition pour les générations suivantes, qui se reproduira avec l'héritage biologique et culturel.

Encore une fois, la même remarque : en soi et en tant que pure description, ce n'est pas incorrect, mais ce n'est pas une explication du péché originel dans sa stricte relation au péché originel ("nous, chacun d'entre nous, avons péché en Adam, pas par péché personnel, dans la lignée biologique d'Adam").

Jusqu'à présent, deux explications de plusieurs autres, fortement abrégées.

Résultat : plus de mystère que jamais. Nous laissons maintenant de côté la présentation concise du dogme (ses éléments et sa cohérence) ainsi que les explications.

## ***Partie II : La déception et son traitement.***

### ***a. La déception : une expérience humaine générale.***

Nous nous tournons maintenant vers une expérience humaine commune, à savoir la déception (ou la frustration), et son assimilation, afin de rencontrer dans son arrière-plan le dogme du péché originel, aussi vague soit-il. Nous sommes ainsi engagés dans une nouvelle théologie, car nous nous rapportons directement à notre propre expérience et

nous l'éclairons du point de vue du dogme, qui devient ainsi plus qu'un pur mystère auquel on croit par obéissance : le dogme devient un élément de notre vie.

### ***Les sciences humaines (conflictologie).***

Cependant, l'expérience profondément humaine de l'erreur de calcul et son traitement sont décrits de manière scientifique. Les sciences humaines actuelles, en particulier la psychologie ou science spirituelle, constituent une nouvelle explication de notre existence à côté de la Bible, à côté du dogme et de l'ascétisme ; elles sont d'une grande précision et, en tant que telles, très précieuses. La branche qui traite de la déception et de sa réaction est appelée conflictologie (ou psychologie situationnelle) : elle décrit la nature du conflit (c'est-à-dire de la contradiction) entre l'idéal (nos attentes inconscientes et conscientes avec lesquelles nous entrons dans la vie) et la dure réalité qui nous déçoit et nous induit en erreur. Nous voyons que le problème de la souffrance est au cœur de tout cela : l'homme souffre physiquement, mentalement. Il s'agit pour lui d'un conflit, d'un problème auquel il doit faire face. C'est là qu'il fait l'expérience que cette terre et cette vie ne sont pas le paradis : cette déception prend de nombreuses formes, différentes d'une personne à l'autre, mais la souffrance, la déception et l'apprentissage de la gestion de la souffrance et de la déception constituent le noyau général de la conflictologie.

### ***Yale : La "frustration - réaction" - cohérence.***

Il faut d'abord noter que, selon l'école de Yale, une université américaine, l'homme vit l'erreur de calcul comme un stimulus particulièrement fort auquel il n'est généralement pas indifférent. Les principaux types de réaction à la frustration sont :

(1) la résignation sourde (comme un certain nombre de peuples primitifs qui ne vivent pas encore d'une manière suffisamment personnelle et ambitieuse pour ressentir vivement l'erreur de calcul) : c'est essentiellement l'inertie ou l'immobilisme ;

(2) l'agression, c'est-à-dire la colère ou le mécontentement, qui agit de manière offensive à l'égard de la cause de la déception (nous nous mettons en colère lorsque nous faisons une erreur de calcul grossière, par exemple).

(3) la réaction névrotique ; c'est-à-dire que nous repoussons notre mécontentement à l'arrière-plan de notre vie spirituelle, mais sans l'avoir réellement et effectivement traité et dépassé, nous l'"oublions" pour le moment, mais il fonctionne, par la blessure qu'il a laissée dans notre sensibilité, inconsciemment et colore, oui, empoisonne notre comportement : en substance, nous n'avons ni oublié ni pardonné ;

(4) le sacrifice, c'est-à-dire l'acceptation solide et intérieurement paisible de la déception au nom de motifs et de raisons religieuses plus élevés.

Ces quatre réactions possibles supposent, bien sûr, que la déception ne soit pas contournée de telle sorte que nos attentes deviennent finalement réalité. Nous voyons qu'en fin de compte, seul le sacrifice est la réponse juste et appropriée à une déception ; mais que le traitement de la déception est souvent d'abord une agression et/ou une répression et/ou une lenteur, avant de devenir un pur sacrifice. Le sacrifice est une réponse "difficile" à la frustration ; les autres réponses sont "plus faciles".

### *Harvard : Le double type de traitement de la frustration.*

Examinons maintenant brièvement la frustration et la crise qu'elle entraîne, comme l'a fait l'université de Harvard, à la lumière de ce qui précède. Immédiatement, nous verrons comment l'homme est formé et amené à maturité par Dieu.

L'université de Harvard a commencé par étudier les réactions des femmes dont les enfants étaient nés prématurément. Deux types de réaction complètement différents ont été observés :

- (1) la réaction des femmes responsables qui ont voulu surmonter l'erreur de calcul.
- (2) la réaction des femmes "fuyantes" qui ont tenté d'échapper à cette dure expérience.

Le premier type était très triste. Ils étaient très conscients du danger qui les menaçait... Ils se sentaient effrayés, anxieux, incertains. Ils n'avaient aucun appétit pour la nourriture, dormaient mal, étaient fatigués si besoin était. Ils étaient tendus, voire irritables, ou mélancoliques, voire lunatiques. En bref : toutes les caractéristiques d'une personne qui traverse une "crise" (c'est-à-dire une période difficile). Ils ont longuement parlé avec son mari et sa famille de ses préoccupations. Ils voulaient être informés de manière approfondie et précise, et harcelaient les médecins et les infirmières de questions. Ils voulaient voir son enfant, même si on leur avait dit que cela pouvait être une expérience désagréable.

Dans un deuxième temps, lorsque le danger pour l'enfant est passé et qu'ils sont eux-mêmes rentrés chez eux, ils se mettent immédiatement au travail pour tout préparer pour le bébé. Entre-temps, ils ont rendu régulièrement visite à son enfant et ont pris des informations, afin d'apprendre comment s'en occuper au mieux. Elles ont demandé de l'aide à d'autres femmes (mère, tante, burin).

Le second type a réagi très différemment. Ils étaient beaucoup plus calmes : ils ne demandaient rien de plus que de se faire dire par les parents, les amis, les médecins, les infirmières que "tout allait bien". La seule chose

La seule chose qui titillait parfois ces femmes était la question de la culpabilité, de la cause : comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? A qui la faute ? Ils n'ont pas non plus exprimé leurs craintes.

Dans la deuxième phase, lorsque l'enfant était hors de danger, ils y voyaient la confirmation de la petite phrase qui avait toujours dominé leur être intérieur : "Ce n'est pas si grave !" ou "En fait, il n'y a rien de grave. Ils n'ont pas jugé nécessaire de s'informer de ses besoins particuliers.

Notons maintenant le résultat six à dix semaines après le retour de l'enfant à la maison :

Le premier type, qui a voulu faire face à la réalité, aux faits, et qui a donc réagi avec crainte, mais a fait quelque chose pour y faire face, s'en est bien sorti. Ils donnaient l'impression d'être devenus plus forts intérieurement : après tout, ils avaient appris à faire face aux erreurs de calcul. Eux-mêmes, toute la famille semblait préparée à toute nouvelle difficulté. Souvent, les relations familiales étaient meilleures qu'avant la naissance du bébé.

Le second type, qui avait vécu la même réalité, les mêmes faits durs, mais qui a essayé de les dissimuler, en s'en occupant le moins possible, et a prétendu que l'erreur de calcul n'avait aucune importance, a été à ce stade à l'origine d'attitudes inappropriées envers le bébé dont ils n'avaient pas préparé les soins : ils l'ont soit négligé, soit gâté par des soins excessifs, ce qui a entraîné des troubles du développement chez ce bébé. Ils n'avaient pas développé la capacité d'adaptation, la volonté et le courage de faire face aux difficultés de la vie, mais évitaient les problèmes quotidiens. Les relations familiales s'étaient détériorées : les membres de la famille se chamaillaient beaucoup et s'envoyaient sans cesse des accusations. Ces femmes ont soit utilisé leur énergie pour blâmer certaines personnes ou certains groupes (par exemple les infirmières) pour les difficultés, sans assumer leur propre responsabilité ; soit elles ont développé des symptômes névrotiques (besoin excessif de sommeil, maux de tête, douleurs musculaires, maux d'estomac) et ont utilisé leur énergie pour cela au lieu de résoudre les difficultés.

La conclusion d'une série d'études sur les réactions aux difficultés, aux erreurs de calcul (la mort d'un enfant, la perte d'un emploi, une opération lourde, une incapacité de travail, une maladie, les premiers mois de mariage, etc.) a montré que le double type de réaction décrit ci-dessus était observé dans tous les autres cas, avec de petites différences : Des frustrations et des crises identiques suscitent chez certains les énergies les plus étonnantes et les plus inattendues et ont un effet formateur (un adolescent rebelle se transforme en un jeune homme responsable ; une jeune femme puérile devient une jeune mère idéale) ; chez d'autres, elles ne suscitent qu'impuissance, fuite, névrose, complotisme (une ménagère joyeuse s'effondre ; un employé de bureau compétent s'effondre sous le poids de sa carrière). Voilà pour la recherche scientifique : les résultats des sciences humaines actuelles nous intéressent tous, y compris les sœurs, parce qu'ils sont tellement factuels.

### ***b. La déception de l'existence de la femme du couvent.***

Soyons concrets : comment réagissent les sœurs qui font des erreurs de calcul ? Ils peuvent être divisés en deux grandes classes. Cela a été scientifiquement établi. Ils peuvent vérifier avec eux-mêmes, avec les autres, comment ils font face aux difficultés du couvent, à quel type ils appartiennent. Le jour où les idéaux conscients et encore plus inconscients du noviciat ne deviennent pas réalité, ils peuvent réagir de deux manières :

(1) ils peuvent vouloir affronter la victoire de cette frustration, oser le faire et être capables d'y faire face par un fort sentiment de responsabilité, ou bien

(2) se laisser aller, devenir triste et aigri, chercher des coupables à l'extérieur d'eux-mêmes, se retirer du vrai problème de leur malédiction ou le refouler et devenir névrosé.

Cette étude scientifique constitue un excellent guide pour l'examen de conscience : c'est un véritable "miroir du confessionnal".

### *c. L'incapacité de travail comme frustration.*

Soyons encore plus concrets et disséquons un modèle de crise monastique à travers quelques lettres d'une sœur en incapacité de travail. Nous citons :

"Comment se fait-il que, depuis quelque temps, il me soit si difficile d'entendre ou de voir la misère et les besoins des patients ? Dans le passé, avant de devenir invalide et surmené, j'étais capable de faire face à la situation. Aujourd'hui, cependant, c'est complètement différent : j'ai même été malade récemment en soignant une blessure. Ce n'est pas que je n'aime pas travailler dans les soins infirmiers, ni que je ne comprends pas les gens : j'ai moi-même beaucoup souffert. Mais je n'en peux plus." Ces mots décrivent le degré de surmenage et d'épuisement de l'infirmière.

Mais écoutons maintenant une deuxième déception, beaucoup plus profonde : "J'ai perdu courage : je me demande toujours pourquoi je n'arrive plus à faire mon travail. Je pense souvent au fait que je ne serai plus capable de faire un certain travail. Et alors ? En ce moment, je ne peux pas imaginer faire un autre travail. Je ne vais pas m'en inquiéter. Je ne veux pas m'en inquiéter, d'ailleurs. Mais ... c'est si difficile quand on ne peut pas suivre tout le groupe dans le monastère. J'en souffre beaucoup". On ressent l'étouffement du problème de l'incapacité à travailler, de l'attachement au seul travail effectué pendant des années et auquel la sœur est liée.

Après qu'on lui ait fait remarquer qu'elle devait apprendre à surmonter cette déception en l'acceptant comme un sacrifice au lieu de s'y attarder, de chercher des coupables et de se considérer comme une victime, il s'est avéré que la blessure était encore plus profonde que celle décrite ci-dessus.

### *d. La relation humaine comme frustration.*

A l'incapacité de travailler s'ajoutent les relations humaines négatives et décevantes. Elles étaient de deux ordres :

(1) le médecin avec lequel la sœur avait travaillé pendant plus de vingt ans n'était même pas venu la saluer pendant tout ce temps : cette ingratitude humaine était très dure pour elle ;

(2) Plus décevante encore était l'attitude de quelques consœurs qui avaient insinué que son incapacité n'était pas réelle. Et elle a ajouté la remarque très amère que ce soupçon d'irréalité et de comédie est la première réaction dans un couvent lorsqu'une sœur est malade ou invalide. Ce manque d'amour, peut-être pas toujours calculé et conscient, a en quelque sorte porté le coup de grâce à son esprit déjà meurtri. Cette dureté fraternelle lui avait causé une blessure plus profonde que l'incapacité de travail elle-même.

### *e. Aliénation et frustration.*

Le résultat de 1) l'incapacité de travailler et 2) les relations humaines décevantes, c'est-à-dire l'erreur de calcul, a été un isolement profond. C'est peut-être là le cœur même de la frustration. Une personne qui est profondément affectée se sent seule. Cela est d'autant plus grave que la personne concernée proteste presque toujours, inconsciemment ou consciemment, contre la politique de Dieu et se débat avec la question de savoir comment concilier cette frustration avec la soi-disant bonté de Dieu. La personne concernée se sent abandonnée, trahie et délaissée par Dieu. D'où la solitude. Cela rappelle les paroles de Jésus sur la croix : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? L'homme de Dieu, lui aussi, a fait l'expérience de la déception, malgré le fait que le caractère sacrificiel de sa vie était prépondérant. Ces relations humaines négatives posent le problème

(1) de l'amour véritable, qui ne pense pas d'abord aux exigences morales dans l'approche d'un autre être humain, mais au traitement (l'intégration) et à l'examen de conscience ;

(2) la communauté monastique qui, sous la mince surface d'une vie communautaire, recouvre de multiples personnes solitaires.

Ce problème de la solitude est d'autant plus étrange pour la religieuse qu'elle est et reste une femme. Cette nature féminine est accordée au contact intime avec l'autre à trois degrés : elle est :

(1) en besoin d'appréciation (un mot d'éloge de la part d'un médecin, d'un inspecteur ou d'une autorité agit comme un fort stimulant pour le courage de vivre) ;

(2) le besoin d'affection (même les sœurs apparemment cool, qui s'identifient aux règles et règlements et à l'ascétisme, trahissent ce besoin d'affection encore et encore, quelque part dans une zone cachée) ;

(3) un besoin de complément érotique (la sensibilité à l'égard d'un homme et l'intimité avec lui et avec un enfant révèlent non pas un besoin de sexe, mais de communication plus profonde avec l'autre, et cela réussit particulièrement avec le sexe opposé : c'est, à mon avis, une des grandes lacunes de la virginité monastique, surtout maintenant que le contact avec le soi-disant "monde" est devenu plus direct),

Or, ce triple besoin de contact n'est jamais aussi fort que lorsque la frustration frappe et que la solitude s'installe :

1) l'amour véritable qui veut comprendre au lieu de juger, et

2) une vie communautaire plus élaborée qui crée un espace pour l'appréciation, l'affection et un contact plus profond avec l'autre (dans l'amitié non privée, par exemple), sont parmi les desiderata de la frustration - victoire : de l'agression (c'est-à-dire la rébellion aigrie et l'agacement) et de la névrose (c'est-à-dire oublier et pardonner en apparence en refoulant sans vraiment traiter dans une paix intérieure profonde) la

réaction évolue vers le vrai sacrifice, non pas tant sur la base d'une ascèse héroïque et de l'énergie mais dans un climat d'amour et de contact plus profond.

*f. Et ici, il est nécessaire de signaler la prononciation des problèmes.*

La vraie communauté ne se tait pas : elle est telle qu'elle les exprime, les discute. De cette façon, l'isolement impie et la pression intérieure sont levés. Et la réflexion est encouragée. Beaucoup de femmes, beaucoup de sœurs, n'expriment pas assez ce qui les préoccupe et les presse : cette dissimulation aggrave les problèmes car elle couvre l'impuissance et la fuite. Ils évitent les difficultés, remettent à plus tard le fait de les affronter et, avec ces problèmes non résolus, vont à la rencontre des nouveaux. Cela explique pourquoi, un jour, au lieu de parler, de discuter, une sœur “explose” : l'accumulation préalable a préparé cette explosion. Et l'impatience aussi, c'est-à-dire l'explosion si typique de la nature non résolue des problèmes, naît de la non-résolution et de l'accumulation. La vraie communauté est confrontée aux faits réels : c'est pourquoi elle les exprime.

Nous comprenons maintenant les paroles de la sœur susmentionnée dans une lettre ultérieure : “J'essaie de parler beaucoup avec Dieu. Je lui confie mes problèmes autant que possible ; mais il doit aussi y avoir dans votre vie un homme à qui vous pouvez tout dire, avec qui vous pouvez être vous-même. Un peu plus loin : “J'ai un grand besoin de quelqu'un qui me comprenne. Avant, nous étions soumis à trop de pression ; nous n'avions pas le droit d'aimer les gens. Et qui peut vivre sans amour ?

*Les “phrases intérieures” de la frustration (décomposition du langage).*

L'analyse de la vie intérieure de la sœur a également montré la grande importance de ce que l'on appelle les “phrases intérieures”, c'est-à-dire ces (généralement petites) phrases ou exclamations et expressions qui surgissent spontanément dans notre être intérieur. Par exemple, lorsqu'elle voyait une consœur très peu sympathique à son égard, elle disait : “Cette laideur ! Ainsi, par exemple, les phrases inquiétantes bien connues : “On ne me comprend pas ici...” ou : “C'est comme ça au couvent”, etc.

L'examen de la conscience professionnelle comme l'analyse de la vie spirituelle accordent une grande importance à ces phrases intérieures qui trahissent nos pensées et nos sentiments les plus intimes : nous apprenons à nous connaître en elles. C'est là que nous exposons ce que nous nous disons (“Je n'ai que ça” ou “Je n'ai rien” ou “Je n'ai personne”) ou que nous nous laissons aller (“Il n'y a plus rien à faire pour moi...” ou “À quoi bon me servir maintenant ?”). La pastorale et la formation pertinentes des sœurs devraient certainement tenir beaucoup plus compte de ce que l'on appelle l'analyse du langage, c'est-à-dire la dissection de la syntaxe, du sens et de l'intention (souvent secrète et inconsciente) de ces mots et phrases intérieurs. Il s'agit là d'un autre élément précieux de la pensée moderne et de la recherche scientifique qui peut être mis à la disposition de la pastorale des sœurs, en plus des sciences humaines déjà mentionnées.

L'effet décourageant 1) de la déception et 2) en particulier des petites phrases est amorcé par la sœur en les discutant. Elle a écrit un peu plus tard : “Je ne serai certainement plus autorisée à accepter autant de travail. Je le sens. Et je veux grandir au-delà de ma déception. Ce ne sera pas facile : j'en suis bien conscient. Je vais devoir renoncer à la plupart de mes travaux : c'est là que je suis encore bloqué. J'espère que Dieu ne m'abandonnera pas. J'en ferai mon grand sacrifice dans la mesure de mes moyens”.

### ***g. Le jugement de Dieu et la gestion de la déception.***

Comparons maintenant le traitement d'une déception avec le double résultat, noté par Harvard, avec ce que l'Écriture nous dit du jugement de Dieu.

Saint Paul (Gal. 6, 7-10) décrit brièvement la manière dont Dieu juge les gens, tout en répondant à l'objection - que Dieu envoie parfois aux bons de grandes souffrances, alors que les mauvais ont souvent ce qu'ils désirent. On peut en conclure que Dieu permet qu'on se moque de lui parce que le cours de ce monde n'est pas organisé selon la justice. Le texte se lit comme suit :

“On ne se moque pas de Dieu. Tout ce que l'homme sème, il le récoltera aussi. Celui qui sème dans la chair récoltera la corruption de la chair ; mais celui qui sème dans l'esprit récoltera la vie éternelle de l'esprit”. La “chair” désigne la pauvre humanité ; l’“esprit” désigne le principe divin d'inspiration de notre être intérieur. Saint Paul formule ici une loi : la loi “semences-récoltes”, qui régit la vie. Ce que l'homme sème de son vivant, par son comportement, il le récoltera aussi, à savoir dans son âme immortelle, qui se forme en agissant de telle ou telle manière.

Ce processus d'apprentissage ou cette histoire de formation se situe donc plutôt dans l'invisible. Car l'âme spirituelle est formée par les pensées, les sentiments et les choix qui sont fixés en elle sous forme d'habitudes et de souvenirs. Cette formation a déjà un effet pendant cette vie terrestre : celui qui se met en tête de tromper ou d'être impur, y croît et trompe ou est impur, à la longue, de manière compulsive. Cependant, cette formation a un effet beaucoup plus prononcé après la mort : avec l'âme immortelle, l'homme emporte cette formation ou déformation avec lui dans l'au-delà. De cette formation dépend son aptitude à vivre dans l'amitié intime et la coopération avec Dieu. De cette manière, l'homme crée son propre jugement, c'est-à-dire en subissant les conséquences de l'apprentissage qu'il acquiert lui-même. Celui qui vit une vie pauvre en humanité, grandit en elle et “récolte” avant et surtout après la mort ce qu'il a semé en humanité pauvre.

Cependant, celui qui surmonte cette pauvre humanité par l'esprit, c'est-à-dire en répondant à la puissance d'inspiration divine dans son âme, “récoltera la vie éternelle” en tout silence, même avant la mort, bien plus clairement après. Dès l'enseignement sur l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 2,9 ; 2,17 ; 3,16) sur la première page de l'Écriture, la tradition enseigne constamment cette doctrine de base : le jugement de Dieu (c'est-à-dire la manière dont il porte son jugement de valeur sur leur comportement et les déplace) suit la structure d'un processus d'apprentissage ou d'une

histoire de formation, dont le cœur consiste à mettre la liberté humaine à l'épreuve. (Deut. 30:15/18 ; 1 Rois 3:9 14, cf. Sagesse 9:1 18 ; Isaïe 5:20/24, Amos 5:14/15 ; surtout Ecclésiastique 15:11/17).

L'Ecclésiastique dit ainsi : “Puisque Dieu a créé l'homme au commencement, il l'a laissé à sa propre intelligence (...) Devant l'homme se trouve le choix entre la vie et la mort : tout ce qu'il désire lui est donné” Ec. 15 : 14,17). Cette doctrine fondamentale, d'une part, reconnaît pleinement la liberté sans précédent de l'homme ; mais, d'autre part, elle met en évidence la loi semencière à laquelle cette liberté est soumise : les deux se rejoignent dans le fait que Dieu a conçu son jugement de telle sorte que l'homme lui-même construit son propre jugement (“tout ce qu'il désire lui est donné”) en faisant l'expérience dans son âme immortelle des conséquences de ses propres actes.

Ainsi, Dieu est incroyablement juste : chacun construit son propre avenir, sa propre éternité, et subit les résultats de sa propre liberté. Et cela non seulement spirituellement, c'est-à-dire : selon l'âme immortelle, mais aussi physiquement :

“ Car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix ; ceux qui ont fait le bien sortiront pour la résurrection à la vie, et ceux qui ont fait le mal pour la résurrection au jugement “ (Jean 5, 28). La doctrine traditionnelle des extrêmes (le ciel, résurrection dans la gloire ; l'enfer, résurrection sans glorification ; le purgatoire, représenté par les personnes qui n'ont pas encore été suffisamment formées : Dieu donne calmement du temps pour réviser et actualiser l'histoire de la formation et ses conséquences) est basée sur la relation fermement établie de la liberté et de la récompense intérieure de ses actions. C'est une conséquence directe de la doctrine de base expliquée ci-dessus.

Or il est clair que 1) le double résultat de la déception dans la formation de la personnalité humaine et des relations humaines et 2) le double résultat du jugement de Dieu indiquent le processus d'apprentissage fondamentalement identique dans lequel tous les êtres humains sont impliqués. De sorte que la science humaine moderne et l'ancienne révélation biblique se rencontrent ici. Pour la sœur contemporaine, c'est une lumière pour l'orientation de sa vie : qu'elle soit dans la clinique ou dans le soin des personnes âgées ; qu'elle soit dans l'enseignement ou dans la pastorale ; qu'elle accomplisse des tâches qui forment l'infrastructure de ces activités, - chaque sœur se tient toujours dans ce grand événement de formation et est le témoin silencieux et le compagnon de ses semblables qui s'y trouvent aussi.

Nous trouvons ici la grande unité dans la grande diversité des activités des femmes monastiques. Entre autres choses, et tout particulièrement, toute l'ascèse, c'est-à-dire l'édification des qualités nécessaires à l'intimité et à la coopération avec Dieu, dans la mesure où elle implique une révision de l'être humain naturel, non formé, est construite sur cette base : par exemple, celui qui cède de façon répétée à l'humeur sans contrôler les fluctuations de son esprit trop naturel s'enlise dans cette humeur ; elle se confond avec sa vie d'âme, et entraîne donc une incapacité à coopérer intimement avec Dieu.

### ***Partie III : La relation entre le péché originel et la déception.***

Qu'est-ce que tout cela a à voir avec le péché originel ?

#### ***Le péché originel et le jugement de Dieu.***

Le traitement de la frustration est un élément clé décisif dans le jugement de Dieu. C'est désormais clair. Cependant, le péché originel et ses conséquences sont eux-mêmes une application du jugement de Dieu : en péchant “en Adam”, l'homme a échoué dans le plan de Dieu qui voulait le façonner en toute liberté ; par conséquent, l'homme pécheur originel subit les conséquences de ses actes (après tout, selon le dogme, nous avons péché en Adam). Ce que l'humanité a semé “en Adam”, elle le récolte dans le péché dit originel et ses conséquences décrites ci-dessus. De cette façon, les yeux de cette humanité pécheresse originelle, coupable du péché originel “en Adam”, sont “ouverts”, tout comme les yeux d'Adam et Eve au début de l'histoire du salut. L'ouverture des yeux, c'est-à-dire la prise de conscience de sa situation réelle, est la signification positive du péché originel pour l'homme d'aujourd'hui. Dans cette prise de conscience - douloureuse -, dans cette illumination sur la base de la souffrance et de la déception, se trouve un nouvel élan pour la révision du péché premier et originel. Nous allons décrire cela plus en détail.

#### ***Frustration. resp. le péché originel et le jugement de Dieu.***

Le fait qu'une personne se trompe et devienne frustrée par rapport à ses attentes - elle aspire au bien-être physique, à la joie ; c'est ce qu'elle attend - inconsciemment - de la vie : le bonheur ! - est, selon la tradition, une conséquence du péché originel. Le fait que lui-même n'ait pas réussi comme il l'avait imaginé, que les autres le déçoivent, que ce monde et cette vie ne soient pas ce qu'ils devraient ou pourraient être, a toujours été lié au péché originel. Au moment même où nous devons faire face à ces déceptions, nous ressentons immédiatement les effets du péché (originel). C'en est une.

Il y a plus : le fait que nous ne puissions tous faire face à cette erreur de calcul qu'au prix d'un grand effort est lui-même une conséquence du péché originel : non seulement la frustration, mais aussi l'incapacité d'y faire face est la séquelle, le résultat du péché originel. L'homme pécheur originel tend à l'inertie, à l'agressivité ou à la névrose ; le sacrifice et la paix intérieure, s'il y en a, sont fondés sur la victoire du péché originel en lui. L'ascèse se situe précisément à la transition entre l'inertie (inertie), l'agression (agacement et protestation), la névrose (blessure refoulée, non vaincue) et le sacrifice.

Outre les conséquences, ressentons-nous également la culpabilité de l'héritage lui-même ? Peut-être que oui. Le texte de la sœur citée ci-dessus attribue au couvent, à un moment donné, le fait qu'il est si difficile de “ne pas pouvoir suivre le groupe”. Il y a bien sûr une part de vérité dans cette affirmation. Mais quelle femme du couvent ne sait pas que “ne pas pouvoir suivre” le groupe est également difficile en dehors du couvent ? Dans le mariage et dans la famille, par exemple ? Ou à n'importe quel travail ? Nous avons tous la tendance naïve d'attribuer les frustrations à des causes ou des coupables

immédiatement évidents, et cette tendance est en partie fondée sur des faits ; mais en fin de compte, il existe une cause ou une faute plus profonde. En témoigne la question spontanée qui revient sans cesse chez quelqu'un qui vit une déception dans toute son amertume. Il résonne en nous sous la forme de la phrase suivante : “D'où est-ce que je tiens cela ? Une brève analyse linguistique révèle deux éléments :

(1) nous avons tous l'impression d'avoir mérité la frustration “quelque part” ; la culpabilité accompagne la douleur et la solitude de la frustration ;

(2) Pourtant, nulle part dans notre vie nous ne pouvons en déterminer la cause et la culpabilité complètes : que nous l'ayons mérité quelque part, oui, mais où ?

Ceci est très proche de la distinction entre les péchés personnels et le péché originel : nos péchés personnels sont en partie inclus, mais “quelque part” il y a une autre culpabilité. La disproportion entre la frustration et la culpabilité consciente est si évidente que nous nous demandons : “Où” ai-je gagné “cela” ? Ce déséquilibre est particulièrement prononcé lorsque des personnes capables d'aucun péché personnel sont touchées : on pense à un enfant qui tombe malade, par exemple ; mais il est fondamentalement présent partout. D'où la protestation naturelle contre l'iniquité apparente qui domine cette terre et cette vie. L'ancienne doctrine qui, en plus de la culpabilité personnelle, expose “quelque part” dans les profondeurs inconscientes de l'âme une autre culpabilité, “héritée”, semble être ici la seule issue. Cela signifie une sorte de soulagement pour nous, pour notre prochain, que nous n'accusons plus aussi hâtivement si la doctrine de sa culpabilité héréditaire, qui est aussi présente en nous, est claire dans notre esprit.

La miséricorde dans le jugement et la condamnation est le résultat de la conscience de la solidarité de tous par rapport au péché originel.

La prise de conscience que chaque être humain, même le nouveau-né, a semé “en Adam” par le péché originel et ce qu'il récolte maintenant dans le péché originel et ses conséquences, est la conscience du jugement de Dieu, qui est prêt pour nous depuis le passé lointain, et est un modèle de ce même jugement de Dieu concernant le présent et le futur - nous semons maintenant, ce que nous récolterons plus tard. Toute l'histoire du salut montre ici sa logique centrale, sa cohérence fondamentale. Le Concile de Trente a formulé, consciemment ou inconsciemment, le jugement de Dieu tel qu'il nous affecte depuis le passé profond, en formulant comme il l'a fait la doctrine du péché originel : “ nous avons tous péché en Adam “.

Quiconque interprète cet enseignement conciliaire, quiconque proteste contre lui, interprète, proteste contre, liquide la structure même du jugement de Dieu, qui constitue à son tour la structure de l'histoire consacrée ou salvifique. En d'autres termes, celui qui touche à un élément ou à une sous-structure, touche à toute la cohérence, et cela domine toute notre approche dogmatique.